

compagnon et l'apprenti se sont chauffés au foyer du maître; mais ce n'a été que pour se trouver après, grelotant tous les trois, sur le même pavé, et offrant au rabais un travail qu'on ne demandait plus. Voilà les prolétaires, voilà les Jacques de l'industrie; la taxe des pauvres, cette nouvelle loi agraire, n'est qu'un bien triste palliatif qui augmente l'intensité du mal au lieu de le guérir. Le prolétaire romain était un esclave affranchi; le prolétaire de l'industrie est un ouvrier libre, auquel, par un étrange rapprochement, on ne demande plus que des enfants. La féodalité de l'or renaît sur les ruines de l'ancienne. La force des choses accorde droit de vie et de mort aux nouveaux barons. Le serf est libre comme le maître; mais la liberté est une arme que l'ouvrier ne peut tourner que contre lui-même, tandis qu'elle est dans les mains du maître un glaive toujours suspendu sur la tête des hommes que ses capitaux font travailler. Elle est un glaive, parce qu'il est libre d'en faire un verrou pour fermer ses ateliers. Cela nous rappelle les derniers temps de l'empire romain, époque douloureuse où le citoyen romain sortait de la curie et se faisait esclave; cela nous rappelle les mauvais jours du moyen-âge dans lesquels l'agriculteur libre se faisait volontairement serf. Cruelle condition que celle des sociétés dans lesquelles la liberté sans garantie cherche un abri dans l'esclavage. Les champs se dépeuplent; les perfectionnements de l'agriculture et les machines chassent vers les villes industrielles les hommes qu'ils ont de trop; mais ils sont refoulés vers les campagnes par les ouvriers des villes que d'autres perfectionnements et d'autres machines chassent des ateliers. Tel est le spectacle que nous présentent les nations qui ont tourné toute leur activité vers l'acquisition de la richesse, et qui lui ont sacrifié le bonheur.

A cette vue, notre conclusion sera-t-elle celle des hommes qui, effrayés des misères actuelles et ne sachant en prévoir le terme, nient les sciences sociales et les progrès accomplis par elles, et demandent au passé la protection qu'il accordait à toutes les conditions, les garanties qu'il donnait à toutes les fonctions sociales? Non; nous rendrons justice au

passé, car c'est lui qui nous a légué le présent. Nous admirerons, en artistes si l'on veut, ses monuments, ses castels, ses tournois; nous étudierons ses institutions, ses libertés, ses expériences, et nous en saurons tirer des enseignements utiles. Ce qu'il y a de beau, de grand dans le passé, sera l'objet de nos méditations; mais nous remercierons la Providence d'en avoir brisé la forme. Toute restauration est impossible. Un nouvel ordre de choses a commencé, l'avenir appartient à d'autres idées, et si la société souffre, c'est qu'elle va enfanter et que tout enfantement s'accomplit dans la douleur.

Nous ne conclurons pas non plus avec des hommes superficiels qui, sans avoir approfondi aucune des questions de l'économie publique, se sont hâtés de la condamner, en déclarant que ses enseignements étaient destitués de toute base scientifique, que ses données et ses déductions ne pouvaient mener qu'au désordre, parce que l'ordre n'est pas dans leur idée génératrice.

Au contraire, nous ne verrons dans tous les faits dont on fait un grief à la science que les indices les plus éclatants de la vérité de ses enseignements; car les malheurs mêmes qui sont nés d'une fausse application de ses principes trouveront dans la science, avec leur explication, leur remède, pourvu que les hommes qui gouvernent sachent s'en servir. La boussole est un guide; son aiguille tend au nord; avec cette direction le marin pourra toujours s'orienter à travers les mers et régler sa course vers le but qu'il cherche; mais s'il s'obstine à ne tendre que vers le point que lui indique l'aiguille, la boussole sera pour lui un instrument dangereux: il arrivera bien au nord peut-être, mais pour s'y perdre.

Les gouvernements de l'Europe ont plus ou moins imité ce marin infatué de la boussole que je suppose; ils n'ont demandé que la richesse, et la science les a conduits à la richesse. Est-ce la faute de la science? La science disait vrai comme la boussole; mais l'une ne marquait que l'un des buts de la société, comme l'autre n'indiquait que l'un des pôles. Comme toutes les notions positives, la science en détermine une foule de négatives. C'est parce qu'on a ou-